

vous vos moutons et vos vaches ? Ne voyez vous pas que ce sont ces bruyères qui font votre fortune ?

—Vous voulez dire, sans doute, que ce sont ces bruyères qui pourraient m'enrichir. Monsieur, mettez de côté vos préjugés et voyez : depuis que je fais du trèfle dans mes bonnes terres, j'ai déjà deux vaches de plus, et je me propose d'élever encore deux veaux, le printemps prochain. Ce qui nous fera sept bêtes à cornes, au lieu de trois que nous avions d'abord. Et comme vous êtes de moitié dans le bétail, vous y trouverez votre profit.

—Oui, parlez-moi de vos trèfles, dit M. Blanchard ! En voilà encore une de vos chimères ! Vous voulez donc ruiner ma ferme ? Ne voyez vous pas que si j'ai d'abord quelque profit sur le bétail, je n'aurai bientôt plus de blé à attendre. Croyez-moi, Progrès, renoncez à ses idées extravagantes, car autrement nous serions obligés de nous séparer. Et depuis si longtemps que nous sommes ensemble, et si bien encore ! Qu'il serait fâcheux de nous tourner le dos ! Rappelez vous que c'est sur ma terre que vous avez élevé vos enfants et que vous avez coulé ici des jours heureux ! Demandez donc l'avis de Routineau, informez-vous de lui pour savoir si vous faites bien de vouloir changer votre système de culture. C'en est un cultivateur, lui ! Voyez comme ses labours sont en bon état, comme sa maison est bien tenue !

—Ah ! mon cher maître, s'exclama Progrès, de quoi parlez-vous là ! A-t-il la moitié de ses revenus à donner comme moi ! Et qu'avez vous à redire contre la maison de ma chère Marguerite ? Entrez, entrez, Monsieur, et vous verrez. A présent qu'elle a cinq vaches, elle fait du beurre et du fromage à remplir sa laiterie et cela fait renfler la bourse.

—Mais, qu'est-ce que me font vos fromages ? Cela entre-t-il dans mon gousset.

—Non, mais le bon fumier que font nos vaches bien nourries, entre dans vos terres et ça leur donne du ton, je vous assure. Quand votre ferme diminuera de valeur, ce sera alors le temps de vous plaindre. Mais, tant que cela n'arrivera pas, pourquoi vous plaindriez-vous ? Tenez, mon maître, depuis deux ans que je sème de la graine de fourrage, ma fosse à fumier est autrement pleine qu'avant, et je crois que nos blés n'en souffrent pas. Je gage que cette année, votre moitié sera plus forte que jamais.

En disant ces mots, le maître et le fermier s'avançaient vers la maison, et en passant devant la grange, M. Blanchard aperçut la nouvelle charrue qu'on avait achetée.

—Qu'est-ce que cela, dit-il ? Que voulez-vous faire de cette machine là ?

—Ce que j'en veux faire, maître, m'en servir pour labourer mes terres.

—Eh ! bien, en voilà encore une de ces idées à prendre avec les pin-cettes. Et croyez-vous que je souffrirai cela ? Mais, en vérité, je ne sais ce qui passe par la tête du monde depuis quelque temps. C'est vraiment un sort, ils veulent tout changer ! Routineau a-t-il vu ce chef-d'œuvre ?

—Non, Monsieur, mais si vous l'aimez, nous allons l'envoyer chercher pour qu'il la voit. Brin-d'avoine, dit-il au petit domestique, va chez le cousin Routineau, et dis-lui que mon maître et moi le prions de venir. Brin-d'avoine partit comme un éclair.

Entrez, Monsieur, dit Progrès à M. Blanchard. Ma bonne Marguerite vous a aperçu de loin et je suis sûr qu'elle vous a préparé des rafraichissements et du fromage.

M. Blanchard entra, et Marguerite vint le saluer et lui demander des nouvelles de sa santé, de celle de sa dame et de ses enfants. Elle avait en effet préparé une petite table couverte d'une serviette bien blanche, posé une assiette, un couteau, un verre, une bouteille de vin et des poires.

—Essayez-vous, Monsieur, dit-elle ; j'espère que ce fromage ne sera pas mauvais et que vous voudrez bien en goûter.

—Merci, merci, dit M. Blanchard en regardant ce petit couvert, qui était si propre, qu'il faisait envie à voir ; j'ai déjeuné chez Routineau, je n'ai besoin de rien.

—Ah ! Monsieur, j'en suis fâchée ; j'aurais été bien heureuse de vous voir goûter nos fromages, notre vin et nos poires ; mais, vous emporterez, s'il vous plaît, ce fromage pour votre dame avec un autre pour vos enfants.

—Tenez, Marguerite, reprit M. Blanchard, je vois que vous êtes une bonne et excellente ménagère, et votre maison est si propre que tout y brille ; mais j'ai la douleur de vous dire que votre mari ne vous ressemble pas et qu'il veut vous ruiner avec ses idées extravagantes, ses défrichements, ses trèfles et surtout, ses charrues à oreilles et sans avant-train.

Pourquoi ces nouveautés : vos récoltes n'étaient-elles pas bonnes, avant qu'il se soit mis dans la tête de tout mettre tout sans dessus dessous.

—Ah ! Monsieur, vous oubliez que nos enfants grandissent, que leur éducation nous coûte cher et que nous devenons vieux. Il faut penser à mettre quelque chose de côté, pour leur donner une petite dote. Depuis que mon cher mari a commencé à faire des trèfles, j'ai presque doublé le nombre de mes vaches. De plus, il est certain que quand il labourera avec sa nouvelle charrue, cela augmentera nos revenus, pour me permettre d'avoir quinze vaches au lieu de cinq. Puis qu'il a eu raison une fois, pourquoi n'aurait-il pas raison deux ?

—Comment, dit M. Blanchard, vous qui me paraissiez si sage, vous avez la tête aussi chaude que celle de votre mari !

Là dessus, Routineau arriva, et lorsque M. Blanchard lui eut montré la nouvelle charrue, il partit d'un éclat de rire, et dit d'un air magistral : —En vérité, je ne sais d'où vient cette démangeaison de vouloir tout changer ; on dirait que le monde est fatigué d'avoir du pain à manger et de porter un chapeau sur sa tête. Depuis un an environ, on a eu la malchance de voir deux beaux messieurs venir s'établir dans le pays. Ils viennent, je ne sais d'où. Ils ont bâti une maison, des étables et autres dépendances ; et ont aussi apporté de ces charrues. Ils mettent six bœufs ou quatre chevaux, et après avoir brûlé les bruyères, ils les défrichent tant qu'ils peuvent. Pauvres gens, ils ne s'aperçoivent pas, qu'en labourant avec cette machine-là, ils ramènent la mauvaise terre dessus, et que dans un an ou deux, ils ne récolteront plus rien.

Eh ! bien, dit vivement Progrès, demandez à M. Martineau s'il n'a pas vu, en Allemagne, faire de bonnes récoltes avec des charrues à peu près semblables à celles-là.

—Votre M. Martineau, reprit Routineau, c'est un vieux radoteur, un conteur en l'air, comme tous les vieux militaires en retraite. Progrès, croyez-m'en, vous feriez bien mieux de continuer votre petit bonhomme de chemin que d'écouter ces fous-là.

Marcel qui entra du champ au moment où Routineau disait ces dernières paroles, lui repliqua : —Eh ! bien, père Routineau, puisque vous traitez si légèrement les conseils d'un homme d'expérience, et que, sans parler avec tant d'assurance, vous ne refuserez pas l'arrangement que je vais vous proposer : mon père va labourer son trèfle avec cette charrue, il va ensemer ce champ en blé ; voulez vous doubler les minots de blé qu'il donnera de plus que la partie du même terrain où il n'y a pas de trèfle et qui sera labouré avec une charrue aussi mauvaise que la vôtre ? Ah ! mauvaise tête, va, reprit Routineau ! c'est toi qui fourres toutes ces habiologies dans la tête de ton père ; mais je t'en réponds, tu t'en mordras les pouces.

—Eh, bien ! soit, dit vivement Marcel, acceptez-vous la gageure ?

—Taisez-vous, jeune homme, dit Blanchard, vous avez beaucoup à apprendre du père Routineau, et vous feriez beaucoup mieux de l'écouter que de vouloir lui donner des leçons.

—C'est égal, Monsieur, dit Marcel, il recule, et j'espère bien le faire reculer davantage quand j'aurai un peu plus étudié. M. Martineau m'a parlé de quelque chose que j'ai été voir chez ces messieurs qu'on traite si inconsidérément et qui sont venus s'établir